

Zeitschrift: Ski : Jahrbuch des Schweizerischen Ski-Verbandes = Annuaire de l'Association Suisse des Clubs de Ski

Herausgeber: Schweizerischer Ski-Verband

Band: 13 (1918)

Artikel: Castor (4230) et Pollux (4094)

Autor: Kurz, Marcel

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-541357>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

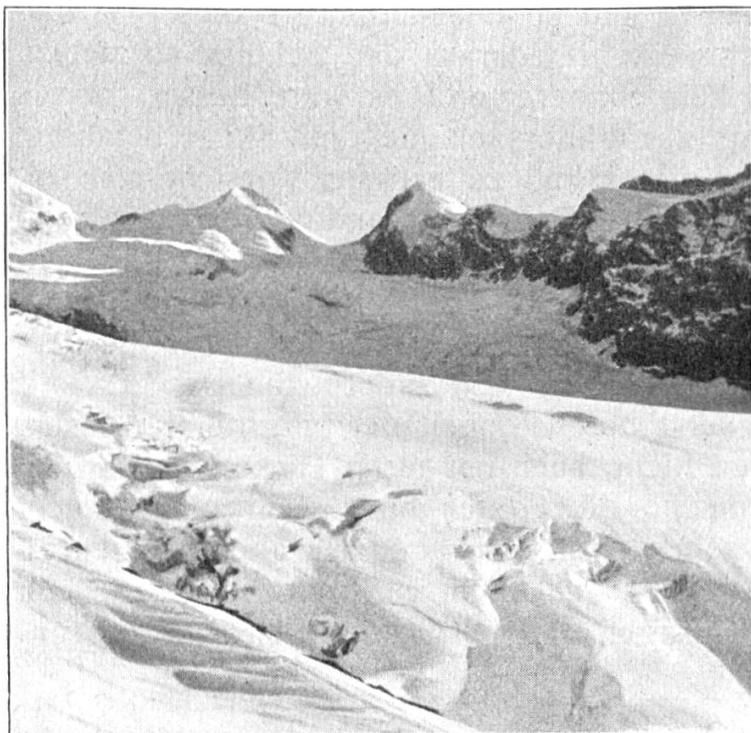
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 10.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Castor (4230) et Pollux (4094)

par MARCEL KURZ — A. A. C. Z. — S. C. Basel.



M. Kurz, phot.

Castor et Pollux, de la Cabane de Bétemps.

Le 5 mars 1913, M. M. Hans Kämmerer, Dr Alfred von Martin, Karl Planck et Dr Heinz von Roncador réussirent l'ascension de Castor par le Zwillingsgletscher et le Felikjoch — et le 7 mars, leur caravane réduite à MM. Dr Alfred von Martin et Karl Planck atteignit

Pollux par le Schwärzegletscher et le Schwarztor.

L'*Oesterr. Alpen-Zeitung* (1913, p. 123) enregistrait ces deux courses en ajoutant: *Es sind dies die ersten winterlichen Besteigungen dieser beiden Gipfel, und kamen dabei Skier zur teilweisen Benützung.* Mais dans le N° 884 de la même revue, à la page 210, le Dr von Martin publie une rectification, reconnaissant à un touriste italien la premier de l'ascension hivernale de Castor, le 2 novembre 1893 (selon *Oe. A.-Z.*, N° 879).

Dans la *Rivista Mensile del C. A. I.* pour 1894, aux pages 51-3, je trouve en effet sous la rubrique des *Escursioni invernali* le récit original de cette course intitulé: *Il Castore e la vallata d'Ayaz.* L'auteur, M. Adolfo Gervasono (sezione di Torino) prétend avoir fait l'ascension de Castor en partant de Fiéry (V. d'Ayas), en compagnie du

guide Salomon Meynet et du porteur Agostino Verraz. Dans les trois pages consacrées à cet exploit, l'auteur s'attarde surtout au charme automnal de la vallée d'Ayas, mais ne parle que très vaguement de Castor lui-même. Nous apprenons simplement, qu'après une halte à la cabane Q Sella (3601), ils quittèrent ce refuge vers 10 heures du matin, pour monter au sommet. Le temps était très défavorable: vent violent, froid intense et brouillard. A la faveur de ce brouillard, M. G. passe l'arrivée au sommet sous silence et brusquement, sa caravane reprend au pas de course le chemin du retour, pour arriver à Fiéry le même soir.

Cette course effectuée le 2 novembre, me fournit l'occasion longtemps désirée de poser ici une question qui n'est pas sans importance maintenant que le nouvel alpinisme devient à la mode et que les nouveaux conquérants se disputent à leur tour la primeur des courses d'hiver.

Et cette question la voici: *quelle époque de l'année doit-on comprendre sous le nom d'hiver?* Est-ce l'hiver du calendrier (du 22 décembre au 21 mars) ou bien l'hiver alpin, dont la durée est beaucoup plus longue et variable suivant les années?

Si l'on ne veut pas s'astreindre aux limites du calendrier, pour la raison qu'elle définissent mal l'hiver alpin, comment fixer d'autres limites sans devenir arbitraire et conventionnel?

J'ai cherché une solution en consultant une série d'annuaires publiés par des sociétés alpines académiques et voici les limites que je trouve fixées par quelques-uns de ces clubs dans le règlement précédent le *Tourenverzeichnis*:

Akadem. Alpen-Club, Zürich: 1^{er} novembre—1^{er} avril.

Akadem. Alpen-Club, Bern: novembre—avril.

Akadem. Alpen-Verein, Berlin: 1^{er} novembre—30 avril.

Akadem. Alpen-Verein, München: 1^{er} décembre—30 avril.

On voit donc que les alpinistes ne sont pas d'accord quant à la durée de l'hiver alpin et c'est assez naturel: celle-ci étant variable, comment la fixer d'une façon arbitraire? Telle année l'hiver commence en décembre et dure jusqu'en mai. Il arrivera alors qu'une ascension réussie par un beau jour d'arrière-automne et sans neige nouvelle, se trouvera enregistrée comme course d'hiver; alors qu'une autre, exécutée par exemple au commencement

d'avril et présentant tous les caractères d'une véritable course hivernale, ne sera pas admise comme telle dans le *Tourenverzeichnis*.

Vous direz qu'il importe peu, qu'on fait ses courses quand on a le temps, pour son bon plaisir et non pour la satisfaction mesquine de les voir publiées et classées dans un annuaire. C'est bien mon opinion, aussi refuserais-je la paternité de cette rubrique: *première ascension hivernale* à qui voudrait me l'attribuer. Cette notion est vieille déjà. Elle remonte aux années quatre-vingt et plus avant encore, lorsque Vittorio Sella mit ce genre de courses à la mode en gravissant successivement le Cervin, le Mont-Rose, le Lyskamm et d'autres grands pics, entraînant à sa suite une nouvelle cohorte d'alpinistes italiens¹⁾. La plupart de ces expéditions se firent effectivement au cœur de l'hiver (j'entends l'hiver du calendrier) et elles ne fournissent pas matière à notre discussion. Mais depuis lors, les choses se sont compliquées et l'attrait des ascensions hivernales n'a fait qu'augmenter. Or il n'y a pas d'alpinisme sans histoire, ni d'histoire sans statistiques.

Puisque je me suis hasardé à poser le problème, je ne voudrais pas l'abandonner sans proposer au moins une solution. Je crois qu'avec des limites conventionnelles, on ne s'entendra jamais. Or c'est justement un accord que je cherche. Et dans ce sens, un fait incontestable semble me favoriser: l'alpinisme d'hiver *à pied*, si préconisé avant l'introduction du ski en montagne, tend de plus en plus à disparaître. L'ascension d'hiver sans ski devient toujours plus rare et ceci facilite la solution que je vise en distinguant franchement la course en ski de la course d'hiver proprement dite. Ne fixons aucune limite pour la première, mais adoptons l'hiver du calendrier pour la seconde. Ainsi nous pourrions définir:

a) Course d'hiver: Toute course effectuée soit à pied soit en ski durant l'hiver du calendrier (si les skis ont été utilisés on l'indiquera spécialement).

¹⁾ Toujours amateurs de statistiques, les alpinistes italiens détaillent celles-ci jusqu'au raffinement. On distingue successivement: *prima ascensione invernale* — *prima ascensione invernale femminile* — *prima ascensione invernale italiana* — *prima ascensione invernale senza guida* — *prima ascensione invernale senza guida ne portatore* — etc.

b) *Course en ski*: Toute course effectuée complètement ou partiellement en ski.

Celui-ci étant toujours considéré *comme moyen pour arriver au but*, l'usage en sera contrôlé automatiquement puisque nécessairement subordonné aux conditions des neiges et à l'époque spéciale où celles-ci sont favorables au ski.

* * *

On a souvent discuté aussi pour savoir jusqu'à quel point une combinaison de ski et d'escalade pouvait être désignée sous la rubrique: *ski*. Ceci me paraît absolument futile. Les montagnes accessibles en ski jusqu'au sommet proprement dit sont une exception. Certainement on peut atteindre ainsi les coupoles neigeuses de l'Ebnefluh, du Breithorn de Zermatt, du Mont-Blanc, de l'Elbrouz même, mais encore faut-il que la neige s'y prête. Or il est excessivement rare que sur ces sommets élevés, la neige, balayée et durcie par les vents, soit plus viable au skieur qu'au piéton et tout alpiniste qui n'est pas un imbécile, quittera ses planches dès qu'il pourra avancer plus facilement à pied.

Le ski n'étant qu'un *moyen d'alpinisme*, il importe peu de savoir dans quelle proportion il a été employé par rapport au reste de l'escalade. Si j'inscris dans ma liste de courses: *Dent-Blanche (ski)*; *Zinal Rothorn (ski)*, il est bien évident que les skis sont restés au pied des arêtes et qu'ils n'ont été utilisés que pour gagner plus facilement ces points respectifs. Si vous objectez que l'escalade des rochers du Rothorn et celle de l'arête sud de la Dent-Blanche exige beaucoup plus de temps que leur approche en ski, vous oubliez simplement que pour gagner le refuge qui sert de base à de telles expéditions, il faut, en hiver, des heures durant lesquelles le ski est le seul moyen d'avancer. En été la course ne commence qu'au refuge, en hiver elle débute dès le village, au fond de la vallée.

* * *

Et maintenant revenons à nos Jumeaux, que le lecteur me pardonnera d'avoir abandonnés si longtemps, pour ouvrir une parenthèse si aride.

D'après les deux nouvelles définitions, proposées plus haut, MM. von Martin et consorts auraient donc réussi du même coup les premières ascensions hivernales et les premières courses en ski à Castor et Pollux, les 5 et 7 mars 1913.

* * *

En arrivant à Zermatt, à la fin de mars 1917, j'ignorais totalement que des skieurs eussent été alléchés avant moi par ces deux jolis 4000. C'est en parcourant le livre des étrangers de la Pension du Triftbach (tenue par la famille Graven) que les noms des touristes allemands, accompagnant la mention de cette course, tombèrent sous mes yeux. Je me consolai en songeant que, si je n'étais plus le premier skieur à visiter les Jumeaux, j'aurais au moins le mérite d'ouvrir la meilleure des routes. Au lieu de monter par les glaciers rapides et crevassés du versant nord, je comptais, en effet, exécuter l'ascension à partir de la cabane Gandegg, en traversant la selle du Breithorn, pour gagner de là le col des Jumeaux par le glacier italien de Verra.

Qui vivra, verra.

Des deux amis qui devaient m'accompagner et avec lesquels j'avais projeté cette course, l'un s'était fiancé et l'autre était tombé malade. J'en fus réduit à engager un guide. Le hasard me favorisa en plaçant sur mon chemin Joseph Knubel, de St-Nicolas. Knubel est un des meilleurs guides du Haut Valais, le héros d'escalades fantastiques, telles que le Grépon, directement par le versant de la Mer de glace, les Grandes Jorasses par l'arête du Col des Hirondelles, le Rothorn par les précipices du Hohlicht, la face méridionale du Täschhorn et bien d'autres casse-cou dont je préfère taire les noms.

J'avais fait sa connaissance à St-Nicolas, en mars 1912. Il avait porté nos skis depuis son village jusqu'à l'endroit où nous pûmes les chausser, pour remonter le glacier de Ried. A cette époque encore, Knubel considérait nos planches d'un œil très méfiant. Tout ce qui n'était pas rocher ne l'intéressait guère et l'hiver était pour lui une saison morte, bien longue à passer et bien monotone, durant laquelle il rêvait aux flèches de granit dressées dans l'azur.

Je le retrouvais transformé comme par la baguette d'une fée. Durant l'hiver 1912—13, mon ami Arnold Lunn l'avait attiré à Mürren et, par ses soins, Knubel n'avait pas tardé à devenir un habile et enthousiaste skieur. Après deux courses démonstratives au Schilthorn et au Tschingelhorn, Knubel rentra en Valais enchanté et converti au nouvel alpinisme. Depuis lors il a guidé de nombreuses expéditions à travers les principaux glaciers et sur les plus hauts sommets valaisans (entr'autres le Mont-Rose, le Lyskamm, le Breithorn, etc.).

Maurice Crettez, de Champex, était le seul bon guide que j'eusse vu à l'œuvre en hiver et pour la dernière fois en janvier 1911, sur la Haute Route de Bourg St. Pierre à Zermatt. Depuis lors, la bonne fortune m'avait toujours accordé des compagnons assez expérimentés pour pouvoir me passer d'aide professionnel et j'avais tant goûté ce genre d'alpinisme que je craignais être déçu en engageant un guide. Je dois avouer que Knubel a tout fait durant notre expédition pour me rendre moins sensible l'absence de mes compagnons et s'il n'y a pas réussi complètement, ce n'est pas sa faute. Car j'ai rarement rencontré chez un guide autant de charme et de tact. Partis en skis de Mürren, nous étions, en arrivant à Zermatt, d'excellents amis et le compagnon se substituait peu à peu à la personne du professionnel.

Notre premier soin fut de nous rendre chez le propriétaire de la Gandegghütte, chez les propriétaires devrais-je dire, car ils sont deux : Peter Ludwig Perren, père et fils. Le père nous envoya chez son fils et le fils nous renvoya au père, qui nous remit finalement la clef de la cabane, en nous avertissant que celle-ci avait été, comme chaque automne, pillée par les contrebandiers et qu'elle devait se trouver dans un triste état — ce qui d'ailleurs n'empêcha pas Perren d'exiger une vingtaine de francs pour les deux nuits que nous passâmes là-haut.

La clef de la Gandegghütte est de proportions tout à fait fantastiques. Il fut question d'engager un porteur spécial pour la transporter. Knubel réussit pourtant à l'introduire dans son sac, mais comme elle dépassait par le haut, elle fut durant la montée l'objet de maintes plaisanteries.

On peut se rendre à la Gandegghütte par différents chemins. Le plus direct est celui qui passe par les chalets de Hermattje et laisse l'hôtel du Schwarzsee à droite.

En été on suit ce chemin à dos de mulet, mais en hiver il ne faut s'y hasarder que par de bonnes conditions de neige, car les avalanches sont à craindre sur la pente rapide qui domine Hermattje. Un autre itinéraire monte de Staffelalp par le Lac Noir : c'est celui qu'on utilise presque invariablement à la descente et sans le moindre danger, même lorsque les conditions sont défavorables.

Le 26 mars 1917, nous quittâmes Zermatt à neuf heures du matin et, comme le temps était clair et froid, nous prîmes le chemin le plus court. Malgré un bon pied de neige fraîche, les pentes les plus rapides furent traversées sans incident et trois heures après-midi nous arrivions au seuil de la Gandegghütte : une cabane de pierres, sise à 3000 mètres sur une arête à tous les vents, et dont l'accueil fut glacial en comparaison de l'hospitalité de nos jolis refuges du C. A. S. Mais enfin, c'était un refuge aussi et même le bien-venu, par le vent endiablé qui soufflait : quatre murs, un toit et une porte qui semblait avoir résisté bravement à tous les assauts des contrebandiers. Bardée de fer, la serrure était en proportion de la clef que nous portions. A Zermatt, le vieux Perren prenant Knubel à part, l'avait initié à voix basse et avec de mystérieux gestes au secret de cette fameuse serrure. Arrivé là-haut, Knubel n'était plus très sûr de la manœuvre et, pour ne pas l'intimider, je me retirai discrètement derrière un mur, à l'abri du vent. Je découvris dans le toit une brèche, à laquelle Perren avait fait une allusion et qui devait être le passage choisi par les contrebandiers pour descendre aux profondeurs de la cave. Comme Knubel me l'assura du reste, ces incursions devaient être tout à fait infructueuses, le maître de céans se plaisant à rester chaque automne jusque bien tard dans la saison, aux seules fins de faire disparaître tout liquide utilisable par l'ennemi.

Un *yodel* de satisfaction m'annonça que la clef avait enfin joué et nous nous engouffrâmes avec le vent dans une cuisine basse et sombre, éclairée seulement vers le Breithorn par une petite fenêtre où manquaient deux carreaux ; pavée de grosses dalles de pierre suintant l'humidité

et dont les coins mystérieux étaient encombrés d'objets sans nom, jetés là sans ordre, brisés ou couverts de poussière. Un assez joli fourneau et une provision de bois tout à fait inespérée dans un antre aussi hideux, faisait luire à nos yeux la perspective prochaine d'un breuvage bouillant et d'une douce chaleur.

Mais tout l'après-midi et une partie de la soirée se passèrent à chercher pourquoi le fourneau ensorcelé ne voulait pas tirer et pourquoi la fumée, qui montait bien dans le tuyau, ne voulait pas en sortir par le haut. Tandis que Knubel procédait à des investigations minutieuses sur tous les coudes et jusqu'à l'intérieur de la cheminée, j'avais été posté par ses soins, sur un bloc voisin de la cabane, avec mission de surveiller l'orifice supérieur du tuyau.

Au delà de ce tuyau se dressaient les séracs du Breithorn et le crépuscule me distrayait de ma faction. A des intervalles plus ou moins réguliers, le dialogue suivant se répétait alors: *Kommt's?* — *Nein!* — *Merkwürdig!* Il y avait bien ici et là un complément plus sonore, mais le mot *merkwürdig* reste l'expression favorite de Knubel. Et il prononce ça si gentiment, que je ne puis me rappeler sa bonne figure sans voir éclore sur ses lèvres et sans entendre son *merkwürdig*. Lorsque je redescendis de mon bloc, la nuit était tombée, mais la fumée n'était pas sortie.

Pour cuire notre souper il fallut se résigner à ouvrir porte et fenêtre et nous ne trouvâmes le mot de l'énigme qu'en montant nous coucher : toute cette maudite fumée s'était réfugiée dans notre dortoir par une fente située précisément entre la cuisine et le premier étage. De peur d'être asphyxiés, nous dûmes, bon gré mal gré, dormir la fenêtre ouverte, ce que, vu l'altitude et la saison, Knubel ne manqua pas de trouver *merkwürdig*.

Grâce aux complications inhérentes à tout préparatif culinaire, le départ n'eut lieu, le 27 mars, qu'à sept heures un quart du matin. Comme le jour précédent, le temps était parfaitement clair, mais l'heure tardive et le vent d'ouest très froid nous engagèrent à allonger le pas. Bien que tassée par le vent, la neige offrait encore une surface joliment régulière et promettait pour le retour une superbe glissade.

Le skieur candide qui part pour le Breithorn, doit se demander anxieusement comment il franchira la pente terrifiante qui ferme le haut glacier de Théodule et dont l'inclinaison rivalise sur la carte avec celles des précipices du Lyskamm dominant le Grenzglatscher. Malgré le pointillé qui s'y hasarde timidement, il s'attend à rencontrer là un dur labeur et prévoit déjà l'instant où, les skis en bannière, il devra chausser des crampons et tailler des marches.

Heureusement pour lui, la nature se révèle plus généreuse que la carte. A mesure qu'il avance dans la combe glaciaire, ses yeux cherchent en vain l'obstacle; le mur qui hantait ses rêves a dû s'abaisser ou s'écrouler — ou bien n'aurait-il jamais existé? On n'aperçoit qu'une gentille pente qui s'élève doucement jusqu'au plateau supérieur. Que l'inclinaison soit plus forte là qu'ailleurs, je serais porté à le croire pourtant, car à cet endroit précis, Knubel alluma sa pipe et c'est au moment où chacun sollicite le plus son souffle, que cet homme aux poumons hypertrophiés préfère s'adonner aux voluptés du tabac.

Au pied du Breithorn, nous fîmes une halte, dans un creux de neige. Nous étions arrivés sur la frontière italienne, mais il n'y avait là aucun *doganiere* pour la marquer, ni pour viser nos passeports, qui restèrent donc inutilement dans nos poches.

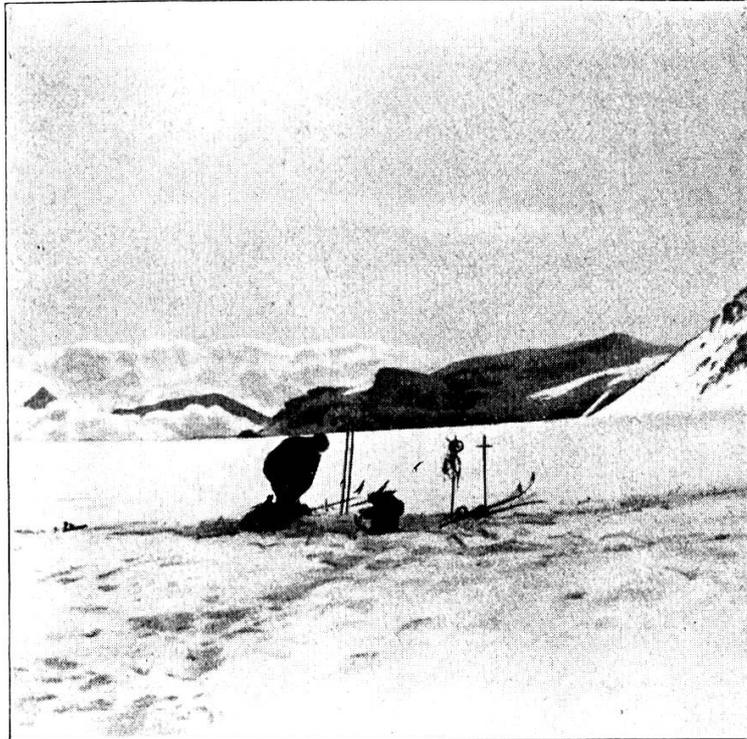
Le vent était tombé. Une douce chaleur envahissait nos corps. La sieste se prolongea et Knubel finit par me demander si je comptais encore aller aux Jumeaux. Il faisait valoir plusieurs raisons qui semblaient propres à m'en détourner. D'abord l'heure tardive: onze heures presque et nous n'apercevions que les casques de nos Jumeaux scintiller dans le lointain; puis cette chaleur insolite, succédant brusquement au froid du matin et qui entretenait sournoisement la paresse dans nos muscles; enfin, raison principale, les brouillards couvrant toute l'Italie et qui devaient inévitablement envahir la montagne durant l'après-midi et nous faire perdre la trace sur le plateau uniforme du Breithorn où la neige, très dure, ne gardait plus l'empreinte des skis.

Avec la collaboration d'autres complices encore, telles que la situation enviable que nous occupions en ce moment et la vue dont on jouissait de notre terrasse, la thèse de Knubel avait des chances de diminuer mon ardeur. Elle faisait miroiter à mes yeux l'attrait d'une sieste prolongée; puis

une courte promenade au belvédère réputé qui nous invitait à gravir ses flancs tranquilles et, l'honneur sauvé, nous pouvions nous livrer sans honte au plaisir de la glissade. J'entrevois tout cela comme une réalité presque inévitable qui n'attendait qu'un mot

pour sa consécration. Un mot et nous restions couchés là à contempler les brumes légères s'effilocheant aux arêtes du Cervin; un mot — et, comme la suite l'aurait prouvé, notre course remise au lendemain était manquée. Aussi me suis-je félicité, plus d'une fois depuis, de ne l'avoir pas prononcé, ce mot!

Les yeux mi-clos, je parus de ne pas saisir la portée des arguments avancés par Knubel et je lui répondis avec toute l'énergie dont j'étais capable en ce moment que, à mon avis, et selon les plans fixés le matin même, nous étions toujours en route pour les Jumeaux et que, si les brouillards étaient assez perfides pour envahir notre route, il serait toujours temps alors de battre en retraite, en y mettant une certaine hâte.



Glacier de Verra.

M. Kurz, phot.

Cette réplique en imposa sans doute à Knubel car, sans mot dire, il déroula sa corde et nous commençâmes à descendre sur le glacier de Verra¹⁾. La neige fut déclarée excellente, les crevasses peu nombreuses et, grâce à l'allure très vive du professionnel, vingt minutes après midi, notre caravane touchait au col des Jumeaux.



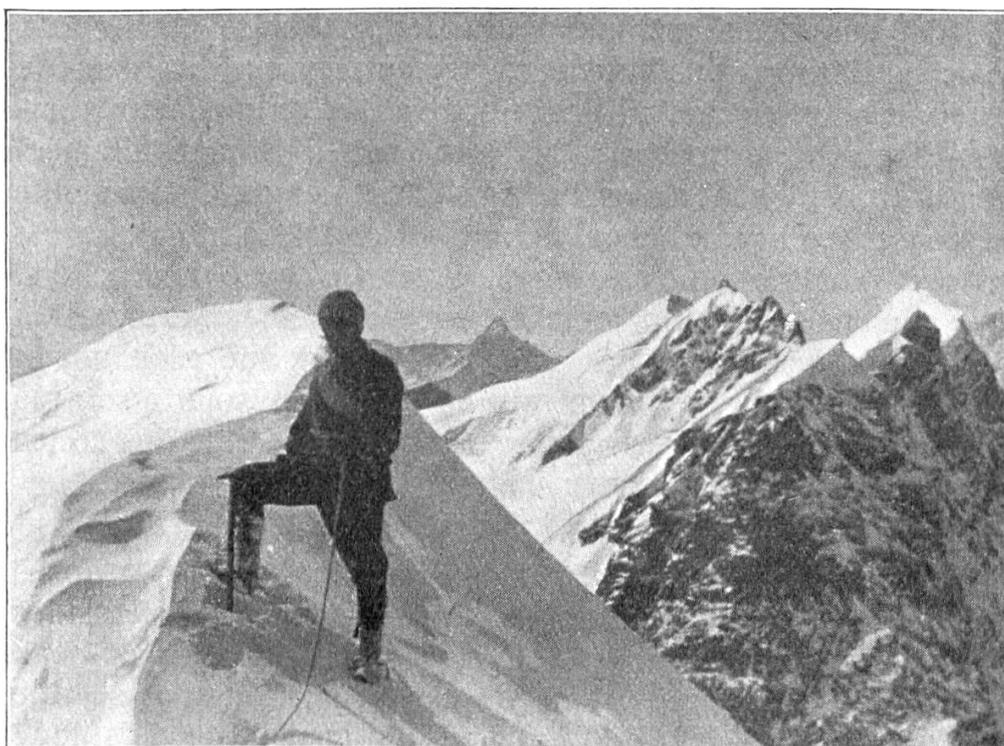
M. Kurz, phot.

Au sommet de Castor.

Le Zwillingspass caractérise le type des cols ouverts sur notre frontière italienne. A mon avis c'est un des plus beaux et des plus pittoresques, à cause des puissants contrastes opposés par ses deux versants. Venant de l'Italie, vous glissez sans bruit sur les névés, comme un pêcheur sur l'onde tranquille. Calme des flots, paix riante, horizons

¹⁾ L'A. S. reproduit ici le dessin de la carte italienne qui n'est pas mauvais. La descente s'effectue de biais en passant à peu près par le *h* de Ghiacciaio et le *V* de Verra. Au N.E. du P. 3580, on franchit une courte rampe, extrémité de la muraille issue du P. 4089 du Breithorn. De là il faut remonter légèrement, puis une marche de flanc autour de la base de Pollux conduit horizontalement au col des Jumeaux (3861).

bleus, tout vous sourit. Sans hâte, vous doublez le cap rocheux de Pollux et vos yeux ravis découvrent un havre où les vagues qui vous portaient viennent mourir enfin. Doucement votre barque s'avance entre les parois resserrées formant cette crique, vous croyez toucher la rive, — mais au moment d'aborder, la terre s'ouvre à vos pieds et, dans



M. Kurz, phot.

Au sommet de Pollux.

une seconde d'effroi, vous réalisez d'un seul coup d'œil l'horreur d'un monde nouveau, bouleversé par une main toute puissante: les gouffres glacés du Gorner, les torrents furieux qui s'y jettent, les cascades de séracs et les coupoles luisantes du Lyskamm, dominant ce cahos fantastique.

Durant les trois heures qui suivirent notre arrivée dans ces lieux, nous fûmes très occupés, soit à récupérer nos forces sur ce col sympathique, soit à parcourir au trot (allure imposée à Knubel par le monstre Nebel) les flancs escarpés conduisant au sommets respectifs des Jumeaux. Le plus haut, Castor (4230), eut l'honneur de nous recevoir le premier.

On y monte directement et sans difficultés par les pentes glacées du versant nord-ouest. L'ascension nous prit une heure et la descente vingt minutes.

J'avais imaginé en projetant notre expédition que l'escalade directe de Pollux (4094) depuis le col des Jumeaux, serait impraticable en hiver et qu'il faudrait se rendre sur le Schwarzthor (3741), (col ouvert entre le sommet et le P. 4089 du Breithorn) pour attaquer son arête nord-ouest. Mais ce détour nous fut heureusement épargné et nous ne rencontrâmes aucune difficulté spéciale en grim pant au sommet directement (toujours au trot, Knubel, la pipe allumée) par quelques rochers brisés mais faciles et une courte arête neigeuse (en 40 minutes depuis le col). La descente est un peu plus longue que celle de Castor, à cause des rochers.

La vue dont on jouit du sommet des Jumeaux est à peu près identique, mais celle de Pollux me plaît mieux par l'aspect du Lyskamm qui se présente sous un angle plus avantageux et par la perspective immédiate des arêtes cornichées du Breithorn¹⁾.

* * *

Nous étions maintenant sur le chemin du retour : après une courte descente dans notre trace, nous remontions les blancs déserts du glacier de Verra. Ce fut le plus beau moment de la journée. Une de ces heures où tout semble concourir pour accorder à l'âme un instant de béatitude complète : au cœur, la satisfaction d'un grand désir réalisé, d'un succès chanceux jusqu'au dernier moment et pour les yeux toute une fête de lumière : le soleil déjà bas, roulant ses ondes dorées sur les volutes des brouillards qui semblaient bouillir dans une vaste étuve de rocs; leurs

¹⁾ D'après ce que j'ai vu du sommet de Castor, il me semble pouvoir affirmer qu'un bon marcheur, laissant ses skis sur le Zwillingsspass, traversant Castor, descendant au Felikjoch (4068), devrait pouvoir atteindre assez rapidement le sommet occidental du Lyskamm (4478) et revenir à ses skis par le même chemin. C'est là un parcours d'arêtes assez faciles où la neige, consamment durcie par le vent, offre au pied une excellente surface.

Du Théodule, on peut se rendre à la Cabane Margherita (sur la Punta Gnifetti) par une haute route, suivie quelques fois en été, et qui traverse le col de Castor et le nez du Lyskamm. En hiver, cette voie est malheureusement coupée très sérieusement en ces deux points. C'est pourquoi elle n'est pas recommandable aux skieurs.

ombres venant mourir à nos pieds et tamisant l'éclat des neiges; et la neige enfin, cette fine poussière d'argent crissant sous les skis.

Dans l'immense solitude de la montagne, nous étions deux petits hommes et aucun son de voix ne se faisait entendre. En des sites moins beaux — et moins solitaires aussi — il m'est arrivé de rencontrer d'autres êtres enthousiastes qui, sans vous connaître le moins du monde, tiennent à vous assurer en passant de leur parfaite bonne humeur. Dans ce but, le *yodel*, plus ou moins sauvage, est la forme usitée. Le Suisse allemand y ajoute volontiers un vigoureux *Skiheil!* et l'Anglais vous demande avec un large sourire: *Is n't it lovely?*

Eh bien! je crois que ceux-là même, tout enthousiastes qu'ils fussent, se seraient tus en face de ce majestueux crépuscule. Un pareil spectacle n'admet pas d'exclamation humaine.

Quant à moi, j'aurais voulu m'absorber dans une contemplation sans fin. Malheureusement, il était déjà tard et j'avais eu l'imprudence d'engager avec Knubel un pari. Je ne me rappelle plus exactement quelle en était la gageure, mais il s'agissait, si je ne voulais pas la perdre, de prouver en me dépêchant, qu'une heure suffirait pour se rendre du Zwillingspass au plateau du Breithorn. Malgré toute l'attraction du spectacle, je dois avouer honteusement que je gagnai le pari : à temps voulu nous franchissions de nouveau la frontière, après un séjour de six heures sur territoire italien.

Cette fois-ci, le plateau du Breithorn me parut interminable. J'étais impatient d'entamer la descente. Mais celle-ci une fois commencée, je laissai Knubel filer en avant et j'allongeai ma course par des séries de lacets¹⁾, sachant bien ce qui m'attendait à la Gandegg et préférant jouir du crépuscule plutôt que de m'enfumer dans cette affreuse caverne.

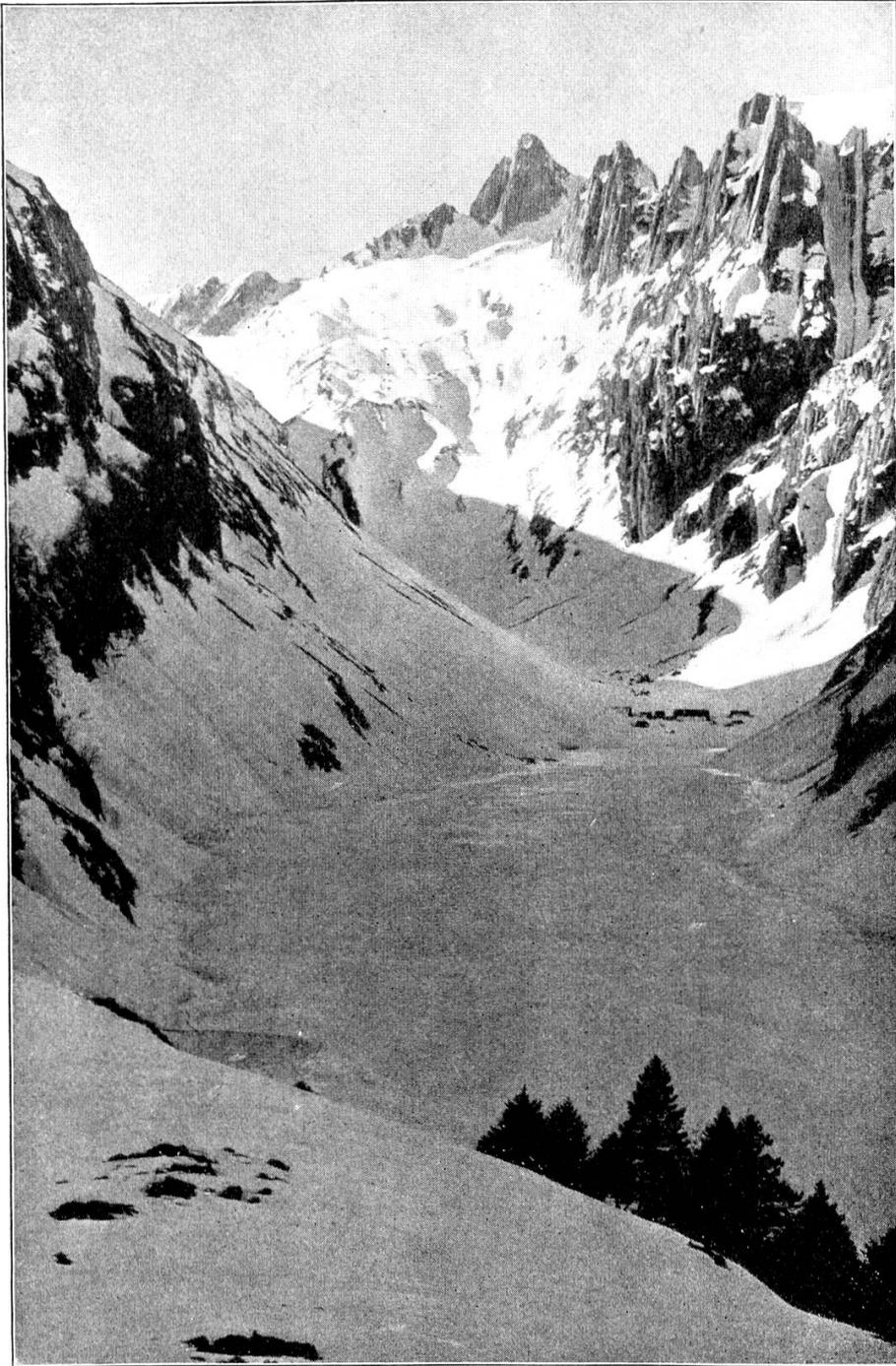
Comme vous pensez bien, la soirée s'écoula dans les larmes.

¹⁾ Je cherche un mot équivalent à l'expression allemande *Stemmbogen* et n'en trouve point. Je n'ai jamais vu ce mot traduit en français. Il serait intéressant d'ouvrir un petit concours entre skieurs, aux fins de doter les welsches d'un terme approprié.

Le lendemain nous profitâmes de la matinée pour monter jusqu'au sommet du Breithorn (en quatre heures, sans nous presser) et nous eûmes l'occasion de répéter cette descente du glacier de Théodule sur une neige tout aussi propice que la veille. C'était là une chance rare, je le sais, car ces hauts névés, très exposés aux vents, se transforment rapidement en océans de vagues congelées sur lesquelles les skis ressemblent bientôt à des esquifs désemparés. De la hauteur du plateau supérieur (3750 m environ) on glisse sans arrêt jusqu'au pied du Théodulhorn. Un skieur tant soit peu blasé se plaindra que la première pente est trop forte à son goût et que plus bas, elle meurt précocement. Ceci prouve une fois de plus qu'il ne faut pas aller en haute montagne avec l'idée préconçue d'y faire des glissades merveilleuses. La descente du Breithorn, qui compte parmi les plus belles et les moins dangereuses de nos alpes, est à mon avis, bien loin d'offrir le charme et la pure jouissance que procurent les pentes ondulées des montagnes inférieures, telles qu'on en trouve tant dans les Grisons ou ailleurs.

Entre le Théodulhorn et le Hörnli, le glacier est presque plat et vous avez tout le loisir d'admirer la vue fort intéressante grâce à la proximité du Cervin qui domine directement. C'était la première fois que je voyais le géant de si près. Quatre fois j'étais venu à Zermatt; bien des fois j'avais passé à ses pieds en l'admirant; sur le glacier de Zmutt nous avons même glissé dans son ombre, mais jamais je n'avais du tant lever la tête pour le contempler. Nous nous arrêtons à chaque instant pour scruter les détails de sa formidable paroi et Knubel me pointait successivement les différents refuges échelonnés sur son immense arête : d'abord la cabane inférieure agrandie en hôtel, puis la cabane supérieure, maintenant inutilisable, et enfin, perchée juste sous l'épaule du monstre, le nouveau refuge Solvay dont la charpente neuve faisait une petite tache claire dans les rochers.

Depuis le matin, le ciel s'était couvert lentement. Des brouillards intermittents jouaient autour du mont, ou s'écrasaient sur les neiges du Théodule, rendant plus impressionnant encore l'aspect de ses formidables rochers. Cette fois en-



JAHRBUCH SKI 1918

W. Honegger, Phot.

Fählensee, im Hintergrunde Altmann

core mes skis m'entraînaient ailleurs et je ne faisais que frôler ses puissantes assises.

Par une combe rapide nous passâmes tout près du Schwarzsee sans le voir et brusquement nous débouchâmes sur les vastes champs de neige qui précèdent la Staffelalp.

Du coup nous retrouvions la grande lumière interceptée momentanément par le Cervin et sur l'immensité blanche, nous pûmes nous bercer de nouveau, au rythme des serpentes, tout en admirant le groupe familial de la Dent-Blanche et de l'Obergabelhorn. Mais ce que nos yeux, fatigués par l'éclat des neiges, caressèrent surtout et apprécièrent le plus, ce fut la noire frondaison des premiers aroles isolés sur la pente. Entre leurs torses vigoureusement campés, la glissade devint une fugue capricieuse, un jeu voluptueux sur une fine neige tourbillonnante, une folle descente enfin, qui devait ressembler plutôt aux ébats de deux lièvres grisés de liberté. Et nous arrivâmes ainsi, un peu étourdis, aux chalets bruns de Staffelalp groupés dans une petite clairière. Nous nous assîmes, entre les gouttières d'un toit, dans la bonne chaleur du soleil et le parfum des conifères.

Là-haut le Cervin avait brusquement changé de forme. Ce n'était plus la fine pyramide aperçue du Théodule, mais une masse grotesque, tordue comme dans un spasme ; plus curieuse encore, plus formidable et toute blanche, derrière le décor d'arolles échevelés et noirs où le fœhn passait en chantant.

Nous avons allumé nos pipes. Ce fut un moment de douce béatitude. Nous étions heureux. Heureux de vivre et de nous sentir vivre. La glissade nous avait délassé. Je songeais à notre sieste, sur le plateau du Breithorn et à ce qu'il fut advenu si nous l'avions prolongée, au lieu de persister le jour précédent. Sans doute les brouillards nous eussent arrêtés, ce jour-ci ; depuis longtemps leurs bandes avaient envahi le Théodule et traînaient lamentablement sur les glaciers. Mais quel triste retour c'eut été pour nous, après deux nuits inutiles passées dans cette misérable Gandegg ! Déjà la tempête était déchaînée. On percevait la neige tourbillonner sur les hautes arêtes. — Le soleil se voila lentement et nous quittâmes

Staffelalp pour suivre une fois de plus ce joli chemin sous bois que vous connaissez tous.

Il y avait dans ce bois de pins, au long du sentier et plus bas dans les clairières, un peu de mélancolie; elle était peut-être aussi dans le crépuscule précoce; dans le bruissement des ramures sous le fœhn et dans les premiers flocons de neige : cette douce mélancolie des retours qui, malgré vous, se mêle dans l'âme au plus grand bonheur — et que l'on goûte, comme un charme indéfinissable.